

L'horreur des combats

22 août 1914

Combat commencé au point du jour. Toute la journée je me bats, je suis blessé très légèrement une première fois, une balle traverse mon sac placé devant moi, me blesse à la main, perce ma capote et m'érafle la poitrine. Je prends cette balle, que je montre à un camarade, Loiseau Marcel, et je la mets dans mon porte-monnaie. Je continue le combat, lorsque mon camarade Loiseau est atteint à la jambe. Je vois aussi mon lieutenant tomber traversé par une balle.

Le combat continue, une grande quantité de mes camarades sont couchés morts ou blessés autour de moi. Vers les trois heures de l'après-midi, alors que je suis en train de tirer sur l'ennemi qui occupe, une tranchée à deux cents mètres de moi, je suis atteint d'une balle au côté gauche, Je ressens une grande douleur, comme si l'on me brisait les os. La balle m'a traversé dans toute ma longueur en passant par le bassin et s'est logée au-dessus du genou. Aussitôt je ressens une grande souffrance et une fièvre brûlante.

Les balles continuent à pleuvoir autour de moi, je risque d'être de nouveau atteint ; je fais donc tout mon possible pour me traîner dans un trou, J'ai bien du mal à m'y blottir.

Le combat est terminé, tous mes camarades ont battu en retraite, et nous les blessés, nous restons abandonnés, sans soins, mourant de soif.

Quelle affreuse nuit !

Rien que la fusillade, car à chaque bruit que fait un blessé, la fusillade reprend, au beau milieu de la nuit, la mitrailleuse balaye le terrain, les balles me passent par-dessus la tête, mais elles ne peuvent plus m'atteindre dans mon trou, la soif me torture de plus en plus, j'arrache des poignées d'avoine que je mâche.

Le canon ne cesse de gronder car les Allemands bombardent la ville de Longwy.

La nuit s'avance, comme je souffre, je pense alors à mes parents surtout à ma mère, Comme quand j'étais malade et que j'étais tout petit, et je ne suis pas seul à penser à ma mère, car j'entends les blessés et les mourants appeler leur maman.

Enfin, la nuit s'achève, le petit jour commence à paraître, j'entends le pas de chevaux, et un peu après je distingue deux cavaliers allemands. Ils sont à quatre cents mètres de moi ; plusieurs blessés les appellent et leur demandent à boire ; brusquement ils arrêtent leurs chevaux et sautent à terre. Je n'ose plus bouger de mon trou, la matinée me semble bien longue, je souffre toujours de la soif... Souvent je sors la tête hors de mon trou pour voir s'il ne vient pas des personnes pour nous ramasser, mais je ne vois toujours rien ; une nouvelle torture vient aussi s'ajouter aux autres : depuis que le soleil s'est levé, les mouches attirées par l'odeur du sang s'acharnent après moi, elles sont si méchantes que je ne peux m'en débarrasser.

Vers 2 heures de l'après-midi, j'entends un bruit près de moi, il me semble qu'un homme se traîne, je veux lever la tête pour voir, mais je n'y peux parvenir, je suis trop faible, mais le bruit se rapproche, et arrive près de moi. C'est un blessé qui se traîne sur le champ de bataille, pour chercher à boire dans le bidon des morts, car il meurt de soif ; je reconnais en lui un camarade de la 1^{ère} compagnie, blessé au pied, il se couche auprès de moi, je suis bien content d'avoir un compagnon, depuis si longtemps que je suis seul.

Il me raconte qu'il a assisté au tir du point du jour. Il en est encore épouvanté ; nous passons ensemble plusieurs heures quand soudain mon camarade me dit qu'il voit plusieurs personnes ; il se met à genoux et les appelle de toutes ses forces, elles ont entendu et viennent à nous. Ce sont des jeunes filles de la Croix-rouge et deux infirmières emportent mon camarade ; les jeunes filles me prennent par les bras et les jambes, et veulent m'emporter, mais les coups de fusil éclatent, car ils ne veulent pas que les infirmières me ramassent ; comme je crains de les voir blesser je les prie de m'abandonner, mais elles ne veulent pas ; elles m'emportent ; quelques minutes après, je suis en sûreté, à l'entrée de Longwy l'on m'installe dans une automobile qui m'emporte à l'asile Marlame qui est un orphelinat où plusieurs salles ont été aménagées pour recevoir et soigner des blessés; une bonne sœur me fait mon pansement avec beaucoup de soin. Comme je souffre beaucoup, le docteur me fait une piqûre de morphine. Un prêtre aussi vient m'encourager. Je passe une bien mauvaise nuit, le canon qui ne cesse de gronder, et les obus qui éclatent très près me font bien souffrir. Les infirmières et les sœurs nous soignent avec beaucoup de dévouement jour et nuit.

Lettre tirée du livre « Paroles de poilus » (Ed. Librio)



Un assaut

Les officiers tirent leurs sabres ; nous ajustons nos baïonnettes en marchant. Un frisson parcourt les rangs... Devant nous, un coteau dénudé... Les balles sifflent, les shrapnels fusent ; de gros obus éclatent, soulevant des geysers de terre. Sourd, muet, saoul de poudre et de bruit, je marche en état d'hypnose. Une seule idée, une seule volonté... En avant ! En avant !

Je vois confusément les hommes s'écrouler à ma droite, à ma gauche. Le capitaine bondit dans la fumée. Un clairon, debout, sonne la charge à pleins poumons, puis s'abat. Les rangs s'éclaircissent.... Maintenant nous progressons par bonds... On court droit devant soi, alourdi par le sac, gêné par les cartouchières, le bidon, la musette qui bringuebalent... puis, on se jette par terre... Des hommes butent pendant la course, d'autres sont frappés à la tête en se relevant. Les balles arrivent par rafales, très bas... Ils nous fauchent avec des mitrailleuses, dit mon voisin, qui l'instant d'après, ne se relève plus. Au bout d'un temps qui paraît indéfinissable sous les balles de l'ennemi. On entend avec stupeur ordonner le repli. Les fantassins bondissent comme ils peuvent à travers un champ de pommes de terre pour atteindre un fossé au bord d'une route bordée d'arbres.

A perte de vue, la ligne française se replie à travers champs et je répète hébété : "Mais on fout le camp, non de D..., on fout le camp !"

Nos pertes, hélas, sont très élevées. Le lieutenant-colonel, notre chef de bataillon et les trois quarts des officiers sont hors de combat."

Jean GALTIER-BOUSSIERE, mémoires

	
Epée d'officier d'infanterie	Fusil Lebel 10 cartouches modèle 1886 modifié 1893 avec sa baïonnette dite Rosalie 1 ^{er} modèle
	
Clairon français d'infanterie	Schrapnells en plomb incorporés dans les obus pour dispersion pendant l'explosion
© Musée des armées Lucien Roy – Beure (25)	

VERDUN

« Je suis arrivé ici avec 175 hommes et je repars avec 34 dont plusieurs à moitié fous. Ce secteur est un vrai charnier : nous avons payé cher, très cher la conquête de la forteresse. Des jours et des nuits, de part et d'autres, Nous avons été des bouchers. En entrant, un spectacle effroyable s'offre à mes yeux. L'intérieur du fort était intenable, pestilentiel, ignoble : Fumée de mazout, cadavres dans les recoins, infirmerie obscure, pleine de blessés graves, (...) caisses en morceaux, paillasses déchirées, bouteilles cassées, fusils, (...) tas de boites de conserves, visages ensanglantés. »

Joseph WENNER et Lefebvre DIDON, poilus



VERDUN. — Les Carrières d'Haudromont - Position formidablement organisée par l'ennemi enlevée le 24 Octobre 1916, lors de la prise de Douaumont par le 13^e Régiment d'Infanterie

VERDUN – les carrières d'Haudromont – Position enlevée à l'ennemi le 24 octobre 1916 – Carte postale



Verdun bombardé – Rue Mazel – Carte postale

© Musée des armées Lucien Roy – Beure (25)

Les blessés

« Dans le boyau, c'est le défilé des blessés : l'un, la mâchoire fracassée pousse des cris de bête fauve, l'autre le poumon perforé d'une balle, se tord dans les spasmes de l'agonie, un autre la jambe doublement fracturée hurle en appelant ses parents.

Celui qui n'a pas assisté à de telles horreurs un soir de bataille ne peut s'en faire une idée. »

Georges Depersin (poilu)

La chanson de Craonne

Chanson anonyme de 1917

(Craonne est une colline devenue célèbre pendant la bataille extrêmement sanglante du Chemin des Dames)

Quand au bout d'huit jours, le r'pos terminé,
On va r'prendre les tranchées,
Notre place est si utile
Que sans nous on prend la pile.
Mais c'est bien fini, on en a assez,
Personn' ne veut plus marcher,
Et le cœur bien gros, comm' dans un sanglot
On dit adieu aux civ'lots*.
Même sans tambour, même sans trompette,
On s'en va là haut en baissant la tête.

{Refrain}

*Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes.
C'est bien fini, c'est pour toujours,
De cette guerre infâme.
C'est à Craonne, sur le plateau,
Qu'on doit laisser sa peau
Car nous sommes tous condamnés
C'est nous les sacrifiés !*

Huit jours de tranchées, huit jours de souffrance,
Pourtant on a l'espérance
Que ce soir viendra la r'lève
Que nous attendons sans trêve.
Soudain, dans la nuit et dans le silence,
On voit quelqu'un qui s'avance,
C'est un officier de chasseurs à pied,
Qui vient pour nous remplacer.
Doucement dans l'ombre, sous la pluie qui tombe
Les petits chasseurs vont chercher leurs tombes.

{Refrain}

C'est malheureux d'voir sur les grands boul'vards
Tous ces gros qui font leur foire ;
Si pour eux la vie est rose,
Pour nous c'est pas la mêm' chose.
Au lieu de s'cacher, tous ces embusqués*,
F'raient mieux d'monter aux tranchées
Pour défendr' leurs biens, car nous n'avons rien,
Nous autr's, les pauvr's purotins*.
Tous les camarades sont enterrés là,
Pour défendr' les biens de ces messieurs-là.

{Refrain}

Ceux qu'ont l'pognon, ceux-là r'viendront,
Car c'est pour eux qu'on crève.
Mais c'est fini, car les trouffions*
Vont tous se mettre en grève.
Ce s'ra votre tour, messieurs les gros,
De monter sur l'plateau,
Car si vous voulez la guerre,
Payez-la de votre peau !

*civelots = (argot) civils

*embusqués = personnes qui ne s'arrangent pour ne pas faire la guerre

*purotins = gens du peuple

*trouffions = (argot) soldats